

DOSSIER DE PRÉSENTATION

Le jour où ma mère a
rencontré
JOHN WAYNE...



Création janvier 2012

Co production

**Cie La Langue Pendue - Théâtre Le Grand Bleu Lille
Théâtre Le Strapontin Pont Scorff**

Avec le soutien de la DRAC et le Conseil Régional Nord-Pas de Calais

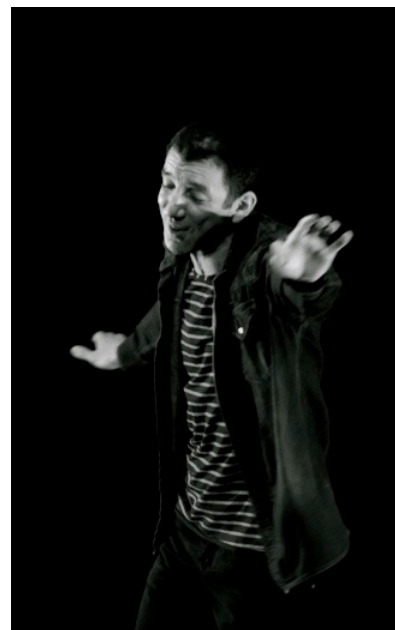
Compagnie La Langue Pendue

RÉSUMÉ

« Tous les matins, ma mère me racontait ses rêves... Ses récits, à vous couper le souffle, étaient un savant mélange entre sa Kabylie natale et sa condition de femme de ménage, le tout servi par des acteurs américains du feuilleton qu'elle avait vu la veille à la télé. Tout y était : plans larges, champs contre-champs... J'étais face à elle comme devant un écran de la Métro Goldwyn Meyer. Et ça me mettait en retard pour l'école.»

C'est une véritable épopée dans laquelle nous embarque aujourd'hui Rachid Bouali. Une épopée des « petites gens », construite comme un film où il multiplie zooms et travellings, bouscule les plans, croise les époques et les décors et nous déroule le petit monde de sa mère : son canapé vert, son buffet style élisabéthain de chez Conforama, les feuilletons télévisés qu'elle utilise comme méthode Assimil, sa découverte des théories de Dolto et le jour où elle a vu John Wayne pour la première fois.

Avec *Le jour où ma mère a rencontré John Wayne*, Rachid Bouali rend à sa maman un hommage d'une tendresse et d'une justesse magnifiques. À travers elle, il salue aussi toutes les mères du monde et nous raconte avec humour, poésie et beaucoup d'émotion, une histoire aussi intime qu'universelle.



NOTE D'INTENTION / DEMARCHE ARTISTIQUE

Après **Cité Babel** où il raconte la vie de la cité de son enfance et **Un jour j'irai à Vancouver** où il est question de son adolescence et de sa rencontre avec le théâtre, Rachid Bouali nous livre le 3ème volet de cette saga sociale avec **LE JOUR OÙ MA MÈRE A RENCONTRÉ JOHN WAYNE**.

Dans ce dernier spectacle où la scène devient l'espace vivant du souvenir, Rachid Bouali rend un hommage vibrant, mais lucide, à sa mère. Prenant comme point de départ le jour où il a quitté le domicile de ses parents, Rachid raconte et joue avec humour et émotion des souvenirs, des anecdotes à propos de sa mère, tous ces « jours où... » qui ont été des points de repère pour lui : le jour où il est allé en Algérie pour la première fois, le jour

où elle a eu sa 1^{ère} machine à laver... Il évoque aussi les autres mères de son quartier et les exploits du quotidien qu'elles ont bien souvent dû accomplir. Ce spectacle est l'occasion de mettre en lumière les sacrifices et renoncements que certaines d'entre elles ont dû faire pour que leurs enfants puissent trouver leur place dans la société.

Mais cet hommage ne va pas sans une récrimination douce et bienveillante. C'est aussi la revendication d'un lâcher prise maternel : comme un effet pervers d'une vie sacrifiée à son enfant, la mère, jusque dans la mort même, continue à interférer dans l'existence de son fils.

Comme pour les 2 spectacles précédents, Rachid Bouali s'inspire fortement de sa vie de quartier pour l'écriture du texte s'appuyant sur des personnages ayant existé et des situations vécues ou imaginées. Il a également rencontré pendant plusieurs mois des groupes de femmes et recueilli leurs témoignages.

Il interprète seul cette "épopée des petits gens», passant d'un espace et d'un personnage à un autre, mêlant le passé et le présent, la France et l'Algérie servi par une lumière complice. L'écriture se veut engagée, incisive, émouvante et drôle.

« Le personnage principal de ce spectacle, c'est ma mère. C'est elle qui m'a permis d'être là où je suis, elle m'a nourri avec son imaginaire, c'est en partie grâce à elle que je raconte des histoires aujourd'hui. »

Cité Babel, Un jour, j'irai à Vancouver et Le jour où ma mère a rencontré John Wayne sont les volets d'une trilogie mais peuvent être vus et programmés séparément.

Nous proposons également une forme légère techniquement de **Cité Babel**. Ce spectacle peut alors être présenté différents lieux « hors les murs » type centre sociaux, maisons de quartier... en amont d'une représentation de **Un jour, j'irai à Vancouver** et/ou **Le jour où ma mère a rencontré John Wayne**. Ce type de formule a fait ses preuves à plusieurs reprises et permet de sensibiliser et d'amener un public peu habitué à se rendre au théâtre.

DISTRIBUTION

Ecriture et interprétation : Rachid Bouali

Mise en scène: Alain Mollot

Création lumière : Claire Lorthioir

Coproduction : Cie La Langue Pendue (Villeneuve d'Ascq), le Grand Bleu ENPDA (Lille), Le Strapontin (Pont Scorff)

Avec le soutien de La DRAC Nord Pas de Calais et du Conseil Régional Nord Pas de Calais.

Contact Scène : Valérie Roman – Cie La Langue Pendue - 06 47 85 65 88 – lalanguependue@gmail.com

CONDITIONS TECHNIQUES :

Fiche technique sur demande

Durée : 1h15

A partir de 12 ans

LA PRESSE EN PARLE...

RUE DUE THEATRE – 24 AVRIL 2014

Comment couper un cordon ombilical kabyle

Après « La cité Babel » et « Un jour j'irai à Vancouver », Rachid Bouali poursuit son récit autobiographique de Français du Nord né de parents immigrés. Cette fois, c'est sa relation avec sa mère qui est au centre de son monologue à voix multiples.

On connaît le tempérament envahissant des mères méditerranéennes dont la caricature a été largement diffusée par nombre d'humoristes. Celle de Rachid est là au moment où il va quitter la famille pour aller vivre sa vie d'adulte. Elle s'inquiète, s'immisce, s'évertue à retarder le départ du fils vers les horizons de sa nouvelle existence. Cette tension entre génitrice surprotectrice et jeune homme avide d'indépendance est prétexte à faire resurgir des épisodes du passé, de l'enfance, de la famille. Ils sont accompagnés, en arrière plan, des étapes de l'évolution de la condition de la femme et de la vie des immigrés. Les flash-back permettent de passer en quelques gestes vers d'autres lieux, d'autres moments.

Bouali nous entraîne dans le salon meublé kitsch par sa maman, dans le froid des matins d'hiver où ses parents faisaient la file afin de renouveler leur permis de séjour, dans la salle où la psychologue de quartier apprend aux épouses à élever leurs enfants à la Dolto. Il revit sa découverte de l'Algérie à 9 ans, la lecture de Babar, les soirées passées à regarder des films à la télé sous la censure paternelle et comment les héros de westerns sont devenus des modèles

Ce récit est habité de tendresse nourricière. Il associe drôlerie et émotion. Le comédien déploie son talent de mime à travers sa présence corporelle et sa gestuelle maîtrisée. Il profite de la variété des éclairages pour jouer des fondus enchaînés d'une grande fluidité.

C'est la magie du verbe et celle de la présence humaine qui opèrent. Et la fin, de manière délicate et habile, elle parvient à susciter l'émoi face à la disparition d'un être cher et à éveiller le questionnement à propos de cet échange subtil que provoque le théâtre en rendant réel le virtuel, en permettant à l'imaginaire de rejoindre en direct la sensibilité du spectateur.

Michel Voiturier

L'HUMANITÉ – 17 JUILLET 2013

DE LA KABYLIE AU PAYS DES CHTIS

Rachid Bouali raconte le petit monde de sa mère. Une histoire comme mille autres qui porte un regard poétique, drôle sur les classes populaires. Des mains de ce talentueux pantomime naît tout un monde. À Présence Pasteur, Rachid Bouali joue *Le jour où ma mère a rencontré John Wayne*. Ce texte d'inspiration autobiographique est mis en scène par Alain Mollot, décédé il y a quelques semaines. C'est l'histoire d'un jeune adulte prêt à quitter l'étouffant cocon familial pour prendre son envol. Une mère très attentive, disons même intrusive, veille sur ce grand départ, pas vraiment prête à couper le cordon. De là se déroule une histoire comme mille autres, l'histoire d'une famille d'immigrés kabyles que la vie et l'histoire ont poussée vers les frimas d'une métropole du Nord. Rachid Bouali nous entraîne dans l'univers de sa mère, écartelée entre deux mondes. On rit aux larmes à l'évocation du premier voyage en Algérie. Préparatifs et contrôles de douane sont dignes d'un film de Chaplin. Puis, dans un grand éclat de rire, la compagnie aérienne nationale en prend pour son grade. À l'atterrissage, les enfants nés en France découvrent une étrange contrée, où les parents évoluent avec aisance au milieu des leurs. Pour résumer l'expédition, Rachid Bouali aura cette formule que comprendront tous ceux qui ont tenté l'aventure : « L'Algérie, c'est comme une pastèque. Sucrée, mais pleine de pépins. » Retour en France. Entre les conseils que prodigue une psychologue du centre social aux mères de la cité et la découverte de westerns épargnant à la famille l'embarrassante scène du baiser, la mère de Rachid fait son chemin. On devine l'amour transi qu'elle voue à John Wayne. L'acquisition de sa première machine à laver, libérateur appareil ménager, fait sensation dans le quartier. Chaque matin, entre deux remontrances, elle fait à son fils le récit de ses rêves, chargés de prophéties. Dans ce spectacle en forme d'hommage, il porte sur ses parents un regard espiègle et bienveillant. En faisant revivre, seul sur scène, ce personnage de mère burlesque et attachant, c'est sur la vie des familles populaires que Rachid Bouali pose une parole tendre, poétique et drôle. **Rosa Moussaoui**

LA VOIX DU NORD – 21 MAI 2013

AVEC RACHID BOUALI, UNE MÈRE EN CINÉMASCOPE...

Tous ceux qui avaient déjà vu Rachid Bouali en spectacle ont eu confirmation de l'immense talent de ce conteur-né. Ceux pour qui c'était une première ont découvert un artiste capable d'endosser tous les personnages de sa saga sociale, avec les accents, les mimiques et les tics verbaux... Du grand art!

Rachid Bouali n'a pas eu à s'inventer un passé pour raconter les tranches de vie qui composent son troisième opus, il a simplement puisé dans ses souvenirs d'enfant et d'adolescent pour broser une peinture sociale avec sa propre mère pour héroïne. Un personnage haut en couleur, les pieds ancrés dans la réalité de la vie, la tête dans les nuages...

Avec un humour toujours parsemé d'émotion, l'extraordinaire conteur a réenchanté son quotidien de mère de famille, de femme de ménage mais aussi celui de midinette face aux séries et aux films diffusés à la télé qui lui permirent, entre autres, d'apprendre le français. Changer de statut social était pour elle une façon de mieux vivre sa condition : et Rachid Bouali de mettre en scène chacun des souvenirs maternels, à commencer par les réunions au centre social autour de la « pissylogue » Mme Bordas, qui comme son nom l'indique, avait un savoir encyclopédique ! Il aura aussi suffi que sa mère voie sa Kabylie natale à travers un western du Colorado pour que le comédien retrace son premier voyage en Algérie... Un choc incroyable, entre la rencontre avec toute la smala et la quête d'eau à dos de bourrique.

Seul en scène, Rachid Bouali parvient à faire émerger décors et personnages pour le plus grand plaisir des spectateurs, et c'est un régal de voir se déployer son théâtre intérieur. Jusqu'au moment où tout bascule... Car toute cette réalité bien vécue n'est plus que du théâtre, sa valise posée là au moment où il s'apprête à quitter le domicile familial est virtuelle, sa mère n'est qu'un personnage qui n'existe pas vraiment puisqu'elle est partie... Un silence de mort a alors envahi le public. Mais c'est l'humour qui a, une fois de plus, pris le dessus grâce à cette maman qui continue, trois ans après sa disparition, de hanter la vie de son fils : « Puisque je n'existe pas, je peux faire ce que je veux, alors je vais faire des beignets ! »

Avec beaucoup de tendresse, en dialoguant par-delà la mort avec celle qui fut son inspiratrice la plus fidèle et en nous embarquant dans un merveilleux rêve, Rachid Bouali offre un vibrant hommage à sa maman mais aussi à toutes les mamans de la Terre...

NORD ECLAIR – 9 MAI 2013

Après les succès de Cité Babel "et Un jour j'irai à Vancouver, ce petit bonhomme qui déclenche le rire dès son entrée sur scène, est venu raconter un autre petit bout de sa vie, quand sa mère a rencontré John Wayne.

Rachid n'est en fait pas seul sur scène, il est avec sa mère, celle qui, même décédée, ne le quitte jamais. Rachid, totalement intégré - « Chez moi, tout est français ! » -, est en quête de son arbre, en fait de ses racines. Il entreprend de faire le voyage jusqu'en Kabylie qu'il imagine dans ses rêves mais qu'il ne connaît absolument pas. Ce Ch'ti Berbère dépeint avec beaucoup d'humour et de tendresse le choc de deux générations, celle de ses parents arrivés dans les années 60 toujours trop pressés de courir après leur carte de séjour avec la maman qui s'émerveille chaque jour de voir couler l'eau du robinet et lui-même qui tente d'imaginer la terre de ses ancêtres.

Un spectacle drôle, plein d'humour sans aucune moquerie, mélancolique et qui a conquis les nombreux spectateurs présents dans la salle . À voir ou à revoir sans modération.

FRANCK HALLO

LA VIE – 8 MARS 2012

Voilà une jolie déclaration d'amour à une mère, à toutes les mères. Celles qui donnent vie, aiment, bataillent, assurent au jour le jour... et rêvent aussi. Puisant dans sa propre histoire, dans les mots et les situations du quotidien, Rachid Bouali prête sa plume et sa voix à ces héroïnes familières. Seul en scène, il nous embarque dans une drôle d'épopée. La vie d'une mère, c'est pas du cinéma ? Eh bien si, presque ! **Le comédien, fin conteur, nous rejoue le film avec un incroyable sens du rythme et du verbe, une légèreté virevoltante.** Sans artifice, juste sa présence, il multiplie les zooms, les travellings, les gros plans, croise les époques et les décors, mélange les accents comme autant de personnages. **Et tout sonne juste. Avec une sincérité touchante, Rachid Bouali revient aux racines pour signer le scénario d'une aventure à la fois intime et universelle.**

Cécile

Rognon

LA VOIX DU NORD – 20 JANVIER 2012

Le jour où on a rencontré la mère de Rachid Bouali

Rachid Bouali dresse un portrait sensible de sa mère, à travers anecdotes et quotidien, dans un spectacle à voir absolument. Troisième épisode de la « saga sociale » de Rachid Bouali, « Le jour où ma mère a rencontré John Wayne » est un spectacle humain avant tout. Le comédien originaire de Hem rend un bel hommage à sa maman.

C'est sa maman. Et un peu toutes les autres aussi. Toutes celles qui ont vu leur fils partir de la maison, faire sa valise, y mettre ses affaires et ses souvenirs, et un peu de son cœur aussi. Ça commence comme ça : Rachid et sa mère qui vérifie qu'il n'oublie rien, qui se rassure sur son rôle de mère. Et les deux qui évoquent des souvenirs. Flash-back. On est dans le salon des parents de Rachid Bouali, couleur olive, sapin ou menthe à l'eau. Vert, c'est la couleur de sa maman, même si le canapé est recouvert d'un plaid rose. « Mais moi, je sais qu'il est vert ! » Rachid Bouali est seul sur scène. Endosse le rôle de sa mère, se glisse dans sa peau et même dans celle d'autres mères qui fréquentent le centre social, parlent du complexe du homard - « Omar, c'est le nom de mon mari ! » -, de leurs enfants.

Retour à la valise, aux boîtes remplies de plats maison pour que Rachid n'ait pas à cuisiner quand il vivra seul. Quelques secondes plus tard, on est en Algérie, dans le village d'origine de sa mère. Rachid a 9 ans, découvre un autre monde, une autre facette de sa maman. Pas besoin de décor pour nous montrer la Kabylie, on y est. Comme on est aussi avec la famille, devant un western. Avec *Le jour où ma mère a rencontré John Wayne*, Rachid Bouali signe un hommage à la fois drôle et touchant à sa mère, décédée il y a trois ans. Par la précision de ses mots, de son jeu, le comédien nous emmène dans sa famille, et poursuit avec talent sa « saga sociale ».

Un théâtre humain, un théâtre de rencontres.

Marie TRANCHANT

NORD ECLAIR - 21 JANVIER 2012

Rachid Bouali rencontre le public avec sa mère qui a rencontré John Wayne

Dans «Le Jour où ma mère a rencontré John Wayne», Rachid égrène ses souvenirs avec justesse et drôlerie. On imagine la charge d'émotion pour l'artiste qui présente, en solo, son nouveau spectacle. ...

Afin de faire bonne mesure, cette première représentation a lieu devant une pleine salle d'adolescents... Et la pièce aborde un sujet aussi sympathique que casse-gueule : maman ! Mais Rachid Bouali a du métier. Comédien professionnel depuis 1988, il a déjà raconté des bribes de vie, avec succès, dans « Cité Babel » et « Un jour j'irai à Vancouver, » plusieurs centaines de représentations partout en France. Il ne lui faut pas plus de deux répliques pour nous rendre sympathiques cette femme qu'on imagine un peu âgée, à l'accent prononcé, et son fiston totalement intégré (il le dit, tout est français chez lui... « euh non, pas ma tête ! »). Comme dans toutes les familles, il y a autant de tendresse que d'incompréhension entre les générations : Rachid veut quitter la maison, pour de bon, sa mère lui parle de Babar et tente de glisser « des boîtes » (les repas de la semaine) dans ses bagages...

Cette scène entre le fils et la mère, qui court tout le long du spectacle, est émaillée de souvenirs, racontés avec justesse et drôlerie par le comédien.

Ils n'appartiennent qu'à lui, mais on les entend comme si on était proche. On visualise le buffet aux trésors dans le salon (avec dedans les nappes toutes neuves, « on sait jamais, si on doit repartir au pays »). On se lève à 4 h du mat' pour aller renouveler la carte de séjour (« la loi du découragement »). On assiste aux réunions avec la « pissychologue » pour causer complexe du homard (« Omar ? C'est le nom de mon mari ! »). On vit le premier voyage de Rachid en Algérie (« Au milieu de mon immense famille, y'a rien mais je suis bien »). Et bien sûr, on rencontre John Wayne dans son décor de western (« woulah, c'est tout à fait la Kabylie »). On rit, on rit, mais on ne se moque jamais, et c'est bon. Et puis tiens, on rit un peu moins, quand le grand gamin dit « Maman, t'es partie, t'es plus là ». Elle vit en Rachid, et tant qu'il sera sur scène, elle vivra un peu en nous.

Christophe LEFEBVRE

PARCOURS RACHID BOUALI

Un peu à la manière du jongleur dont parle Dario Fo, je me situe à la frontière entre l'acteur et le conteur, dessinant des espaces avec le corps, passant d'un personnage à un autre avec la liberté de briser le quatrième mur à tout moment. C'est dans les contes, les mythes mais aussi mes propres souvenirs d'enfance que je puise la matière nécessaire à inventer et à construire mes histoires.

Comédien professionnel depuis 1988 et co-fondateur de la compagnie professionnelle de l'Aventure à Hem, Rachid Bouali a été diplômé en 1995 de l'école internationale de théâtre J.Lecoq à Paris. En 2002, il fonde la compagnie La Langue Pendue, avec le projet de promouvoir la culture de proximité par le biais de la transmission orale.

Il a créé plusieurs spectacles s'inspirant de l'univers des contes et de la mythologie ou de récits de vie:

2004 : *Du Coq à l'Ame*, contes et récits.

2005 : *Cité Babel* où il raconte la cité de son enfance, riche de ses légendes et de ses personnages.

2009 : *Un jour, j'irai à Vancouver*, le 2ème volet de cette saga sociale.

2012 : *Le jour où ma mère a rencontré John Wayne*, 3ème volet de la trilogie.

2015 : *En Fer et en Os*. Après avoir beaucoup écrit sur l'adolescence, Rachid Bouali s'adresse aux enfants à partir de 8 ans pour aborder avec eux le thème de la peur de l'inconnu et du repli sur soi.

2016 : *Sans laisser de trace*, avec Nicolas Ducron : l'épopée de gens en péril n'ayant comme drapeau que les habits qu'ils portent sur le dos et comme hymne, leur souffle.

2020-21 : *Braslavie Bye Bye*. Avec le jazzman conteur, Manu Domergue. Rachid Bouali y poursuit son travail autour de la thématique des frontières et des migrations mais s'intéresse, cette fois plus particulièrement à la question de l'Europe.

2023 : *On n'a pas pris le temps de se dire au revoir*, où il est question de filiation et de transmission.

Il travaille également avec Julia Vedit, qui le met en scène dans le spectacle *Dissolution*, *l'infinie musique de la vie* écrit par Catherine Verlaguet.

Depuis septembre 2019, il est **artiste associé** de La Maison du Conte de Chevilly Larue et fait partie de **l'équipe du conseil pédagogique du Labo** qu'il anime avec Annabelle Sergent et Marien Tillet.

Il développe également ce **volet pédagogique** dans sa pratique par le biais de stages ou d'ateliers : Les Chorégies avec le Bateau Feu à Dunkerque, intervention auprès de collégiens au Channel à Calais. Depuis 2021, il intervient dans un module de formation à l'ESCA (Ecole Supérieure de Comédiens par l'Alternance) d'Asnières.

Il a également mené plusieurs projets de **collectage de paroles d'habitants** : dans le quartier de Hem (59), en collaboration avec le théâtre de l'Aventure et la complicité du conteur Didier Kowarsky, dans le quartier des Tarterêts - Corbeil Essonne (91) avec la réalisation d'un livre « J'habite aux Tarterêts », participation à une exposition à la Condition Publique de Roubaix (59) dans le cadre du projet « Mémoires urbaines », Travail d'écriture avec des collégiens autour du thème « C'est quoi ton chez toi » en partenariat avec la Maison du Conte de Chevilly Larue (94) , Projet « Nomad's Land » travail d'écriture avec des lycéens primo arrivants en partenariat avec l'Agora Scène Nationale d'Evry....

En 2010-11, il est chroniqueur pour l'émission « Un jour tout neuf » de Brigitte Patient sur France Inter.

C'est en 1994, à l'Ecole Internationale Jaques Lecoq où il est alors élève, que Rachid Bouali rencontre **Alain Mollot**. Pendant les années suivantes, ils ne se perdent pas de vue et suivent mutuellement leur travail respectif. En 2008, lorsque Rachid Bouali est à la recherche d'un metteur en scène pour son 2^{ème} opus « Un jour, j'irai à Vancouver », le nom d'Alain Mollot s'est imposé pour lui comme une évidence. Leur langage commun, leur complicité ont été autant d'atouts pour réussir un spectacle. En 2012, l'aventure commune continue pour eux avec la création de « Le jour où ma mère a rencontré John Wayne »